



## Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

139 | 2008  
2006-2007

---

*Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale*

### Archéologie de l'Asie intérieure, de l'âge du bronze à l'âge du fer

Représentations mythologiques et représentations artistiques ; nouvelles découvertes, nouvelles approches

Henri-Paul Francfort

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/397>  
ISSN : 1969-6310

#### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008  
Pagination : 360-363  
ISSN : 0766-0677

#### Référence électronique

Henri-Paul Francfort, « Archéologie de l'Asie intérieure, de l'âge du bronze à l'âge du fer », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 07 janvier 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/397>

---

Tous droits réservés : EPHE

## ARCHÉOLOGIE DE L'ASIE INTÉRIEURE DE L'ÂGE DU BRONZE À L'ÂGE DU FER

Chargé de conférences : M. Henri-Paul FRANCFORT

Programme de l'année 2006-2007 : *Représentations mythologiques et représentations artistiques ; nouvelles découvertes, nouvelles approches.*

Les conférences de 2006-2007, après une présentation générale de la région et de la période, ont été réparties en deux groupes, l'un axé sur les nouvelles découvertes et nouvelles approches et l'autre sur les représentations mythologiques et artistiques.

Dans le cadre des nouvelles découvertes et approches, plusieurs questions ont été abordées, portant aussi bien sur l'âge du fer que sur l'âge du bronze, sur le domaine steppique ou sur celui des oasis centrasiatiques ou iraniennes.

Ainsi, les *chronologies précises*, obtenues récemment à l'aide de la conjugaison du radiocarbone et de la dendrochronologie permettent une *révision de nos connaissances* sur le développement de l'art des steppes (style animalier scytho-sibérien) ainsi que de nos conceptions des rapports avec les empires voisins, notamment celui des Perses achéménides. Les importantes fouilles germano-russes (DAI de Berlin et Ermitage de Saint-Pétersbourg) à Arjan-2 en Touva (vers 600) présentent une version totalement originale de la culture et de l'art des steppes. Par ailleurs, un examen détaillé des *momies* anciennes de Pazyryk aux rayons infrarouges par une équipe de l'Ermitage a révélé des tatouages nombreux qui sont très importants pour la compréhension non seulement de l'image des corps, mais encore pour l'histoire de l'art. En comparant ces découvertes avec celles, toutes récentes aussi, des nouvelles fouilles de Chilikty (Kazakhstan oriental) et de Filippovka (Oural), mais aussi avec les données anciennes d'Arjan-1, Tuekta et Bashadar (Altaï) des résultats nouveaux apparaissent. Il s'agit d'une remise en série chronologique des développements de la culture et des arts de ces nomades, surtout ceux de Touva et de l'Altaï, qui montrent des faciès très élaborés et originaux, dès les IX-VII<sup>e</sup> siècles av. J.-C., et ne devant rien au Moyen-Orient. À l'inverse, l'influence achéménide, qui ne doit jamais être sous-estimée dans le monde des steppes, ne devient véritablement significative que postérieurement à la chute de l'empire, après même le premier quart du troisième siècle. Les voies de ces transactions sont la route dite des steppes ou celle de l'empire, jusqu'à la Bactriane, la Sogdiane et le Pamir puis les Tianshan. On a montré également que la steppe et l'Altaï fonctionnent aussi à cette époque comme un relai de transmission culturelle vers le monde chinois (Royaumes combattants puis Han) par le Xinjiang, la Mongolie, l'Ordos, le Ningxia. Enfin, une perspective comparative archéologique et anthropologique a été présentée, afin de contribuer à une meilleure interprétation de ces trouvailles. On a ainsi présenté quelques-unes des découvertes des fouilles en collaboration conduites par notre équipe en Chine et au Kazakhstan, ainsi que celles de nos collègues de l'Institut du patrimoine et de l'archéologie du Xinjiang dans la nécropole de Xiaohe

(Xinjiang) qui ont révélé, pour le II<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> millénaire, des traitements des corps et des pratiques funéraires insoupçonnés jusqu'ici en archéologie mais pour lesquels l'ethnologie, de l'Océanie, par exemple, se révèle éclairante. De même, pour la question des peintures faciales et des tatouages, il a été fait appel aux connaissances ethnologiques et historiques (antiques et modernes) des populations de l'Asie, de l'Océanie, de l'Arctique et des Amériques. Il a été souligné que le corpus de référence anthropologique et historique démontre abondamment la complexité de ces questions, qui ne peuvent se contenter de réponses simplificatrices telles que l'énoncé de la présence de hiérarchies sociales ou de marqueurs identitaires. L'archéologie biologique et l'archéologie des matières organiques enrichissent énormément la discipline, en l'ouvrant à des domaines de réflexion et d'interprétation qui lui étaient jusqu'alors inaccessibles. En devenant plus complexe, la discipline se doit de devenir plus subtile.

Des conférences ont été consacrées aux *analyses environnementales et aux scénarios culturels* de l'archéologie, en donnant le détail de la manière dont on passe des premières aux seconds ainsi que des outils pour une appréhension critique. Pour la zone des oasis, on a exposé la question des changements climatiques et environnementaux (aridification) qui, vers le milieu du II<sup>e</sup> millénaire, auraient conduit à une rétraction des deltas endoréiques et du peuplement, notamment en Margiane. Le rappel de l'abandon du delta du Tedjen près de mille ans plus tôt soulève évidemment la question du déterminisme environnemental de l'histoire du peuplement centrasiatique. Nous avons examiné plus en détail, sur la base de publications récentes, le problème du passage de l'agro-pastoralisme semi-sédentaire au grand nomadisme pastoral monté vers 850 av. J.-C. et celui de la migration des nomades des steppes vers le Moyen-Orient au cours de cette période. Cette théorie fait reposer sur l'apparition de conditions plus humides une meilleure croissance des graminées qui induirait une augmentation des populations d'herbivores (cheval surtout) et d'humains. Ces derniers seraient ainsi devenus des pasteurs nomades, si nombreux qu'un besoin de croissance et d'expansion les aurait ainsi conduits à conquérir l'Eurasie en migrant vers l'ouest. Cependant, une lecture attentive des publications environnementales (faite par nous et par d'autres environmentalistes) montre que les diagrammes pédologiques et palynologiques invoqués à l'appui de cette théorie sont non seulement peu nombreux et très éloignés les uns des autres (comment généraliser à l'Eurasie?), mais qu'ils sont aussi publiés partiellement (données venant à l'appui de la thèse) et que les données (taxons) elles-mêmes ne montrent nullement un passage d'un état semi-aride à un état pluvieux tempéré. Un éventuel changement environnemental en un ou deux endroits épars ne préjuge en rien d'un changement climatique qui affecterait toute l'Eurasie. De plus, les enchaînements de causes qui relient les changements environnementaux aux changements socio-culturels sont loin d'être clarifiés dans la théorie historique et archéologique (à l'exception de macro-changements à très longues durées). Aux yeux des critiques, les conclusions sur l'environnement paraissent induites par le désir de faire correspondre un changement climatique à une migration eurasiennne. La migration archéologique « validerait » ainsi l'hypothèse du changement climatique et environnemental, tandis que le changement environnemental donnerait une « caution scientifique » à l'hypothèse migratoire. Ces arguments sont circulaires. De même, la question de l'apparition du nomadisme pastoral monté et celle des migrations sont

deux problèmes méthodologiquement distincts, bien qu'ils soient souvent confondus en un enchaînement causal très déterministe (*post hoc propter hoc*). Ces questions ont été également évoquées à propos d'autres théories migratoires : celles supposées des Indo-Européens, puis celles des Tokhariens, d'ouest en est cette fois.

Dans le *domaine des oasis centrasiatiques*, les fouilles des années 2004-2006 de l'équipe russo-turkmène de V. Sarianidi en Margiane (Turkménistan) a fait l'objet d'une présentation spéciale. Il s'agit des découvertes de Gonur Dépé en Margiane, probablement une cité capitale de la civilisation de l'Oxus de l'âge du bronze, où ont été mises au jour des sépultures qualifiées de royales (ca 2400-1700 av. J.-C.). Les conférences ont porté sur un phénomène particulier de cette civilisation : les tombes d'animaux. Il ne s'agit pas d'animaux d'accompagnement enterrés avec des humains, mais de véritables tombeaux d'animaux. Des dépôts animaux plus communs sont connus : restes de mouton comme nourriture funéraire, attelages sacrifiés (bœuf, cheval, chameau), gardien (chien près de l'entrée de caveaux). Des vestiges extérieurs ont aussi été trouvés à proximité des tombes : mouton, chien, veau, bœuf, cheval. Les tombes d'animaux dont il est question sont autre chose ; elles se rencontrent aussi bien en Margiane qu'en Bactriane (Afghanistan, Ouzbékistan) ; elles sont construites et très bien dotées en matériel de dépôt funéraire : poterie, objets de pierre, de métal y compris des « insignes de pouvoir », à l'instar des sépultures dites élitaires. Elles renferment les restes des animaux suivants : des moutons ou des chèvres (les plus nombreux), des chameaux, des chevaux. Ce rapport spécial avec les animaux dans le monde funéraire de la civilisation de l'Oxus (le cas égyptien est différent) conduit à une réflexion sur le sauvage et le domestique, la notion de sacrifice, l'idée de substitut et donc le rapport avec le monde animal en général et « la surnature ». Il est possible de suggérer ici, à titre d'hypothèse, un rapport du groupe humain avec l'altérité (animal, sauvage, surnature) dans un système passablement différent de celui des agriculteurs moyen-orientaux. Une fois de plus, nous sommes renvoyés à cette marginalité de la civilisation de l'Oxus qui, bien qu'agricole et proto-urbaine, ne peut se comprendre sans référence au monde de la grande steppe eurasiatique.

La partie consacrée au domaine des *représentations artistiques et mythologiques* a réservé une place à la théorie de l'art, à des principes généraux nécessaires pour aborder l'art de l'ancien Orient. Des règles d'observation et de description ont été rappelées afin de clairement distinguer les thèmes, les motifs, les traits stylistiques, les compositions, la ligne et le relief, le style, puis le sens, la fonction et l'usage de l'art. La théorie de l'art a été présentée comme distincte de l'esthétique, de l'histoire de l'art, de la philosophie de l'art, de la sociologie et de l'anthropologie de l'art. Les principales écoles d'histoire de l'art et des notions pertinentes pour le propos des conférences ont été rappelées, en particulier la filiation « hegelienne » ou sociale et la lignée psychologique, mais aussi le formalisme. On a fait remarquer que, bien que l'art de l'Orient ancien relève largement des arts « premiers », aucune théorie n'avait encore été proposée à son endroit, mais qu'il convenait (et particulièrement dans le cas centrasiatique) de garder à l'esprit ce que Gombrich appelait des arts « conceptuels », qui montrent ce que l'on sait et non ce que l'on voit. Sur ces bases, il a été proposé une approche esthétique de la civilisation de l'Oxus, dans les arts de laquelle les productions plastiques ne sont en aucune manière monumentales, mais où la hiérarchie des matières, des arts

et des êtres est cohérente et originale. Une revue générale des productions plastiques de cette civilisation a mis en évidence ces points. Ensuite, l'art de l'ornementation, géométrique et figurative, des vases en chlorite de Jiroft (Kerman, Iran, première moitié du III<sup>e</sup> millénaire) a été abordé à l'aide de ces principes et en prenant appui sur les publications les plus récentes. Il est apparu que l'application de principes méthodologiques rigoureux permettait des avancées interprétatives importantes sur ce corpus dont l'étude vient seulement de commencer. Enfin, à l'aide de l'analyse serrée de quelques sceaux trouvés anciennement à Samarkand (Afrasiab), il a été possible de proposer que, au début du I<sup>er</sup> millénaire, avant l'arrivée des Achéménides, une véritable école de glyptique et de lapidaires avait existé en Asie centrale. La forme des sceaux, ainsi que leur style et leur iconographie permettent d'établir des rapports avec la nécropole B de Sialk (Iran) fouillée jadis par Ghirshman et datée du IX<sup>e</sup> siècle. Les fouilles françaises en cours à Ulug Dépé au Turkménistan montrent aussi, grâce aux bulles trouvées dans les ruines de la citadelle du VIII<sup>e</sup> siècle, que l'usage des scellements ne s'était pas perdu à ces époques mal connues. Cette école centrasiatique de lapidaires a perduré au cours de l'époque achéménide et même sous la domination grecque, en Sogdiane et en Bactriane, parallèlement à l'adoption et même la prédominance des arts impériaux importés. Le rapport de cette école avec l'art des steppes et notamment avec les représentations de l'art rupestre (pétroglyphes de la région et du Haut-Indus) est une donnée nouvelle qui place ici encore l'Asie centrale des oasis dans une position d'interface entre deux mondes.